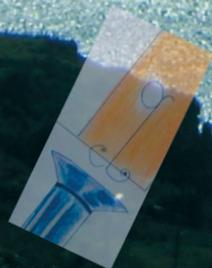


NADINE CLÉMENCE SAINTES



LES MOTS, SAVEURS DOUCES ET AMÈRES



Préambule

Avant de progresser ensemble dans le dédale des mots parfumés, une introduction ne s'impose pas mais semble naturelle, un peu comme un carton d'invitation. Ces parfums si variés, nous en sommes les créateurs, qu'ils soient enivrants, fleurant bon la vanille, puants, piquants,... La palette des odeurs est infinie comme la diversité de l'univers. Et s'il arrive que des mots soient insipides et inodores, c'est parce qu'ils ne nous sont pas familiers, parce qu'ils n'ont participé à aucun événement marquant de notre existence.

Il faut savoir qu'un mot ne prend tout son sens que lorsqu'il est revisité pour lui donner vie et arôme subtil. Reflet de l'âme et des sentiments, le mot devient alors une entité libérée de la définition impersonnelle du dictionnaire.

Apprivoisé, le mot prend du poids, se colore, prend des senteurs animales ; bref, il se met à vivre. D'un squelette, d'un canevas, le voilà devenu humain. La « madeleine de Proust » se multiplie à l'infini et

c'est la raison pour laquelle chaque être humain possède son propre dictionnaire ; chaque mot a son histoire. J'aime croire aux mots qui se libèrent des contraintes, pleins d'indépendance, des mots qui peuvent s'évader, se jouant du sens, de la bienséance et de la sémantique.

Les poètes qui sont habiles à donner des ailes à toutes choses, savent comment donner l'envol aux rimes et aux mots pour qu'ils puissent flâner, rêver à leur tour à la rencontre du bonheur, enfin dégagés des entraves de l'espace et du temps. Et si l'humour est de la partie, la poésie arbore un gracieux sourire, le sourire d'un ange.

En toute modestie, j'aimerais vous convier à respirer un peu l'odeur des mots qui m'accompagnent.

Pour permettre au lecteur d'aller de pages en pages, à son gré, cet ouvrage est lisible en tous sens, selon l'humeur de chacun ; il peut se parcourir en une fois, en morceaux, d'avant en arrière et de gauche à droite. Peut-être, au cours de ses pérégrinations, le lecteur finira-t-il par sentir une odeur qui réveillera en lui un monde oublié, enfoui dans un passé proche ou très lointain.

A propos des illustrations :

Si chaque mot a son parfum, chaque lettre a son image. Ainsi affublé, le mot commence à vivre avec une réelle identité, une indépendance qui le met souvent en porte-à-faux avec la réalité. Mais le sujet n'est pas de jouer avec les mots mais bien de les sentir

et de les voir avec la lumière de leur propre existence. La valeur figurative des hiéroglyphes, il est vrai, limitait la palette de leur interprétation, tandis qu'avec le caractère latin de notre écriture, toutes les représentations sont permises. A chaque lettre, son image, son odeur et pour compléter l'odeur, le son, mais hélas, il m'est difficile de le transmettre.

Si l'on s'attarde sur les lettres (éléments essentiels du mot), comparant les minuscules et les majuscules, force est de constater que ces dernières dans la plupart des cas ne manquent pas d'agressivité avec leurs angles aigus et leurs membres figés dans une raideur militaire. Les minuscules par contre pleines de jovialité et de bienveillance ont un « je ne sais quoi » de moqueur dans le regard.

Dans le cas de l'illustration, prenons la lettre hors de son contexte, observons ses courbes, ses déliés, comme un peintre regarderait un arbre, une chose, ... Ne l'emprisonnons pas, laissons-la vivre sa vie et coiffer le mot qui la portera comme un ornement. L'enluminure jadis conférait une histoire à la lettre du début de chapitre et la paraît d'une noble beauté ; cette idéalisation nous éloigne de la vraie personnalité de la lettre en la faisant jouer dans un mythe merveilleux. Chaque lettre en vérité a son vrai visage et, comme pour les humains, ce dernier cache l'histoire de ses pensées.

Les lettres ont-elles une odeur qui contribue à celle du mot ?



Absence

Un fauteuil inoccupé, une pèlerine posée sur le dossier, une paire de lunettes sur le guéridon près d'un tricot inachevé, le miroir sans image....

Un être cher est disparu, sa présence pourtant a du mal à s'effacer, s'effacera-t-elle un jour ?

Pour ceux qui ont connu la célébrité universelle ou simplement familiale, il faut parfois des siècles pour ne plus laisser aucune trace de leur passage : là où ils ont posé leurs pas, on continue à ressentir une vive émotion. Le souvenir est passé de génération en génération, sans savoir où en sera la fin, l'oubli total. L'absence pourtant est un vide profond, une sorte de gouffre qui nous donne le vertige du néant et que l'amour ne suffit pas à combler.

Absurdité

Contrairement à la bêtise qui relève du règne animal, l'absurdité n'est pas l'absence d'intelligence,

mais bien un état de fait contraire à la raison. Selon ses origines, l'absurdité peut se classer en trois catégories :

– L'absurdité innée que l'on a de naissance, comme un défaut de fabrication. Il y a de nombreux exemples : j'ai vu des gens parler aux fromages en les achetant et combien de fois n'a-t-on pas entendu un touriste dire « du moment qu'il est de la région, il doit savoir... », comme si le fait de résider dans un endroit à proximité de curiosités historiques ou de coutumes locales était un critère de connaissance. De la même façon, est-il toujours nécessaire d'escalader tout ce qui se présente sous nos yeux, montagne, tour,..., au risque de périr essoufflé, alors qu'après tant d'efforts, il n'y a rien à voir ?

– Ensuite il y a l'absurdité envoyée sur la terre par les Muses, mêlée à l'inspiration ou par tout autre génie... impossible à définir. Ce deuxième cas fait de l'homme la victime du hasard. Il se trouve dans une situation grotesque et ne peut qu'avec peine s'en sortir dignement.

– La troisième sorte, est celle provoquée par l'homme, lors de manipulations « des petites cellules grises » et considérée à tort comme une vérité ou plus modestement comme expérience intellectuelle. Cette dernière pourrait être attribuée à ceux qui sont investis d'un certain pouvoir et l'utilisent à tort et à travers, se servant de théories qu'ils ont élaborées avec l'orgueil de l'ignorance.

Des parfums âcres, enivrants ou printaniers se dégagent des absurdités, ils provoquent le sourire, le ricanement ou la tristesse.

Agacement

Agacée par l'usage abusif du « français » par ceux qui ne connaissent ni le français ni l'anglais, Augustine un jour décida de parler ainsi à un interlocuteur particulièrement concerné par cet atavisme :

– J'enfile mes clothes et je vous rejoins.
– Vous enfiler quoi ?
– Vous n'auriez pas par hasard un pencil à me prêter ?

– Un quoi ?
– Cela n'a pas d'importance, il est temps de leaver pour ne pas arriver en retard.

– ?
Puis après avoir déjeuné ensemble :
– Le meal était délicieux.
– Oui, vous avez raison...
– J'ai particulièrement apprécié le first dish.
– (Désespéré) ?
– Demain, je prépare une chasse aux eggs pour Pâques, j'espère que vous serez des nôtres avec vos enfants. Ce sera un réel pleasure de vous revoir.

Albatros

« ... Exilé sur le sol au milieu des huées,

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher »
(Baudelaire « L'Albatros »)

Il vole avec tant de grâce et marche en titubant. Dans le ciel, il est le plus grand, il tournoie sans efforts, porté par les courants ; sur terre, maladroit, il ressemble à un pauvre hère bafoué et honteux de n'avoir point trouvé sa place. C'est un poète, un naufragé volontaire, un musicien, un peintre ou un savant. Son esprit est dans les étoiles, il prend résidence entre le ciel et la terre, là où il rencontre ses semblables, juste assez haut pour ne plus comprendre ce qui se passe en bas.

Souvent distrait, une force irrésistible l'entraîne dans un monde où les choses ont une autre dimension. A. de Vigny disait d'eux « ce sont de grands hommes inspirés » – « ... l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace... ». La foule malveillante les affuble de surnoms infâmes. C'est juger sur les apparences ! Regardez le ciel par temps clair, vous verrez les volutes qu'ils y font. Là, ils sont les maîtres de l'univers.

Dès ses premier pas, l'albatros se distingue de ses congénères, refuse de jouer et sans va rêver dans un coin. Le nez rivé à la fenêtre, il s'envole avec le premier pigeon qui passe. Les jours s'écoulent et solitaire, il continue de vivre en espérant chaque jour

voler un peu plus haut pour attirer le regard et rencontrer ce qu'il cherche désespérément, l'infini, l'inexistant.

Algue

Gorgée d'eau, elle ondule au gré des flots. Puis, abandonnée par l'océan sur le bord du rivage, elle se dessèche parmi les coquillages et les bois que l'on dit « roulés », blanchis par les marées et dont les formes épurées rappellent des forêts imaginaires. Il sera bientôt trop tard pour lui rendre vie, pour la sauver du péril et des puanteurs de la décomposition. La poésie s'efface brusquement et l'on oublie, en la voyant ainsi échouée, la grâce de sa danse aquatique, tout en rondeurs, lorsque pareille à une danseuse orientale, elle étend ses bras, imitant le mouvement chaloupé d'une vague.

Allumeur de réverbères

Un magicien d'un passé révolu. Tous les soirs, à la tombée du jour, il apparaissait, muni de sa longue torche, posée sur l'épaule. Le nez collé contre la vitre, j'observais le rituel ; on aurait dit Merlin l'Enchanteur. Sur son passage les réverbères un à un reprennent vie comme pour conjurer le sort des ténèbres. Non la nuit ne sera pas victorieuse ! Elle semble encore en douter, se faisant de plus en plus noire, mais en vain.

A l'heure où l'allumeur de réverbères commençait sa tournée, je me mettais à rêver et je l'observais

jusqu'à ce qu'il ne fut plus qu'un minuscule point,
comme un bout d'allumette.

Amant

Amant d'un jour
Sourire d'un matin
Fleur éphémère
Qui se fane le lendemain.

Ami

Montaigne a consacré un chapitre assez long sur le sujet, en pensant à son ami La Boétie. Puis on a cité Achille et Patrocle, Kafka et Marx et d'autres encore. L'amitié traverse les siècles avec la même certitude.

Quand on n'a plus que la rue pour tout asile, l'ami qui vous ouvre la porte est un envoyé du ciel dont il n'est plus permis de douter. C'est lui qui reste quand tous sont partis et c'est lui qui vous aime toujours malgré les paroles malheureuses qu'il ait pu entendre. Il devient le frère que vous avez choisi lorsque votre frère vous a tourné le dos. Il vous aime comme vous êtes sans vouloir rien y changer et comme dit Pierre Assouline (Magazine Littéraire du mai 2008) « Au fond, un ami, c'est quelqu'un à qui on peut un jour écrire une lettre de quatre mots... »

Amnésie

Le décor est planté : maison cossue, petite bourgeoisie à l'aise, sans histoires (du moins en

apparence car tout le monde a un secret) avec des enfants bien élevés, avec une bonne situation, petits-enfants dans des écoles protégées des adversités de la misère. C'est alors qu'arrive la chose imprévue, le grain de sable dans l'engrenage et tout se dégingue. Elle s'appelle Marie-Christine, mère, épouse et gardienne du foyer.

Il est 8 heures, elle se réveille comme d'habitude, mais aujourd'hui, elle est complètement amnésique, elle a tout oublié jusqu'à son nom et sa langue maternelle. Elle ne s'exprime plus qu'en dialectes : cela va du créole à l'arabe dialectal, en passant par le wallon ou le « chtimi » ou le bruxellois (plutôt le marollien). Parfois tous les dialectes se mélangent pour ne faire qu'un sabir tout à fait incompréhensible. Dans un premier temps, les domestiques amusés ne manquent pas de faire circuler la nouvelle. Les médecins n'ont nul besoin d'être tenus par le secret médical, tout le monde est au courant. Faisant appel à des interprètes, les thérapeutes essaient de démêler l'écheveau, mais c'est peine perdue, parce qu'ils ne savent jamais quel dialecte va être utilisé et en quelle quantité dans la phrase – si toutefois l'on peut parler de phrase.

Marie-Christine, âgée de bientôt quatre-vingts ans s'était remariée à cinquante-cinq ans et son entourage ne connaissait d'elle que la troisième partie de sa vie, celle du « charme discret de la bourgeoisie ». En réalité, elle s'était mariée six ou sept fois. Un

interprète arrivé à point nommé reçut l'explication dans le fatras de ses paroles.

A chaque mariage, Marie-Christine avait appris le dialecte du pays ou de la région de son mari. Ces langues et dialectes avaient continué à vivre dans son subconscient, comme une sorte de langage passif. Quelle mouche l'avait piquée pour ainsi transformer son élocution française proche de la perfection en une logorrhée élucubratoire. Les nombreux examens médicaux n'ont rien révélé d'anormal et le corps médical se tâte encore.

Le temps passe dans l'inconfort des rapports familiaux, chacun veut y mettre son grain de sel. Seuls les petits-enfants se moquent un peu dans leurs jeux d'enfants, imitant leur grand-mère, jusqu'à ce qu'ils se fassent réprimander par leurs parents. Deux mois passent, aucune amélioration n'est en vue. Des spécialistes du langage, de la logopédie lui font faire des exercices en tout genre, mais en vain.

Quatre-vingts jours plus tard, sans aucune explication, le mal arrivé sur la pointe des pieds, repart avec ses gros sabots. On en conclut à un mystère de la nature. Mais ne serait-ce pas plutôt un esprit coquin qui aurait eu envie de dérider des gens sérieux !

La vie reprend son cours, Marie-Christine persuade son entourage que des esprits maléfiques l'ont subitement prise pour cible. Tout le monde le croit ou fait mine de le croire ; les gens aiment les choses surnaturelles et sont souvent enclins à les

accepter, cela les distrait un peu de la monotonie de leur quotidien...

Anamorphose

L'anamorphose est autour de nous. Au travers d'un filtre imaginaire ou installé à dessein par l'artiste, elle est omniprésente au regard de celui qui lui prête attention. Tantôt reflet d'un miroir déformant, tantôt mutation d'un nuage, elle se glisse dans les choses. Les peintres qui s'en inspirent peuvent en parler longuement. Toujours à l'affût, ils la guettent dans les moindres recoins, observant les assiettes, les cuillères, tout se fond en d'étranges personnages. La cafetière, voisine d'un verre dessine un visage dans l'espace. Les branches des arbres deviennent des êtres squelettiques, les racines, des monstres entrelacés. Des colonnes de fourmis, sous l'impulsion d'une force invisible se mettent à dessiner des formes ou des symboles.

L'anamorphose fait partie des mystères de la création, elle tient un rôle essentiel. Tout enfant déjà, au réveil, lorsque les premiers rayons du soleil font leur apparition, je fixais intensément les motifs du papier peint et subitement des petits animaux, des monstres, des visages grimaçants s'animaient sous mes yeux. bercée par cette rêverie, je m'attardais un peu au lit, me faisant peur parfois, comme tous les enfants à cet âge ; j'imaginai tous ces personnages sortant du mur, puis je me levais en vitesse, comme pour mettre fin au cauchemar.

Angélus

L'Angélus de Millet

Salvador Dali fut subjugué par ce tableau. Comme j'ai l'habitude de le faire, il y pénétra. Dans sa progression, il se trouve rapidement dans des champs immenses, au crépuscule et découvre les deux personnages que l'on croit en prière. Il parvient à capter les fantasmes érotiques du paysan, érotisant ses instruments de travail, la brouette et la fourche. C'est ce que l'on peut lire dans « Comment on devient Dali » (Ed. Robert Laffont) ou « les Aveux inavouables de Salvador Dali » d'André Parinaud. Non satisfait complètement de ses parcours successifs, il emprunte une fois encore le même chemin, rencontre à nouveau le couple de paysans, mais cette fois, quelle n'est pas sa surprise : un petit cercueil, celui de leur enfant, est à leurs pieds. Cet élément avait été occulté par le peintre sans doute pour éviter une atmosphère trop mélodramatique. Ainsi, de retour de son dernier voyage, S. Dali, intimement persuadé de l'existence de cet objet, fait faire des recherches plus approfondies. Après passage aux rayons ultraviolets, les spécialistes furent obligés de reconnaître la présence sous la couche de peinture, d'une boîte parallélépipédique.

Intriguée, à mon tour, à la lecture de ce fait étrange, j'entreprends le même voyage ; je vois ce petit cercueil, mais j'entends aussi la colère du paysan et sa femme le suppliant de lui pardonner ses égarements.

Il hésite, malaxant son chapeau en tous sens. Un drame se joue dans le silence crépusculaire de la prière. Puis brusquement tout s'arrête lorsque je sors du tableau. Ce fragment d'existence capturé et figé par le peintre retourne à son éternel mystère, pour l'instant du moins, car je suis persuadée que d'autres curieux tenteront l'expérience au risque de découvrir encore une autre version des faits. Pour l'instant, l'énigmatique tableau reste là à titiller notre imaginaire pour longtemps j'espère. Une énigme résolue procure une joie éphémère et perd toujours un peu de son parfum.

Angoisse

Par la fenêtre, je regarde l'obscurité dévorer les restes de lumière. La nuit tombe, la nuit s'est avancée, victorieuse. Le jour se meurt et comme chaque fois, je me sens mourir un peu. La lumière reviendra-t-elle demain ? L'habitude ne console pas et ne rassure pas sur la pérennité des choses. Puis, le lendemain revient et une fois encore l'euphorie supplante l'angoisse, la peur et la mélancolie de la nuit tombante.

Animal

Toujours présent aux côtés de l'homme. L'anthropologue Lévi-Strauss rejoignant les penseurs bouddhistes lui accorde un statut, une importance identique à l'humain, le considérant comme un élément à valeur égale dans la structure de l'univers.

Faisant une projection sur l'animal, surtout l'animal de compagnie, l'homme ne peut s'empêcher de l'humaniser pour lui donner un rôle de substitution à ses manques de tendresse, pour combler son sentiment de solitude ou pour servir d'être compatissant à ses souffrances. L'atout principal de l'animal est le silence ou son langage incompréhensif qui nous laisse imaginer les réponses en notre faveur. En le regardant, on imagine ses pensées et ses angoisses, se fondant sur la configuration de notre cerveau. Voguant à contre-courant, je puis dire que la vache ne s'ennuie pas dans sa prairie (elle ne peut lire) et qu'elle n'en a jamais assez de manger de l'herbe à longueur de journée. Les menus végétariens variés, elle n'en a cure. L'oiseau, pour sa part, ne se considère pas comme un sans-abri ; son nid ne lui sert qu'à déposer ses œufs... Que de questions ! Pourtant en se penchant sur le sujet, le monde animal n'est-il pas une reproduction muette de la société humaine ? Les êtres humains ne ressemblent-ils pas aux animaux sur un grand nombre d'aspects ? D'un point de vue physique, le visage de certaines personnes est apparenté à celui des souris, d'autres, aux hiboux, d'autres encore ont une tête de rapace...

Et les traits de caractères !

L'écureuil, l'économe distrait (car il ne retrouve plus ses cachettes de nourriture) est-il avare ou trop prudent ? L'abeille est-elle une esclave qui ne se pose pas de questions sur sa condition et accepte avec résignation et admiration un dictateur fainéant ? Le

cloporte est-il borné, aveugle ou idiot, lorsqu'il se réfugie dans des endroits qui le conduisent à une mort inévitable ? On dirait qu'il tourne le dos aux lieux humides – gages de survie. Dans la lumière, il se précipite vers l'obscurité et la sécheresse mortelle.

Le comportement animal est parfois si proche du nôtre que la confusion s'installe dans notre esprit. Certains vont jusqu'à y voir un phénomène de métempsycose et cela donne naissance à de nombreux mythes et contes en Afrique par exemple. La Fontaine – Esope avant lui – avait saisi des traits de caractères et en avait profité pour mettre en scène la société et ses lacunes sociales et administratives. La fourmi dépeinte comme avare et peu généreuse, le renard, rusé, le lion toujours royal, le crapaud présomptueux et bien d'autres ont servi d'acteurs pour ses fables. Il est vrai que l'observation des insectes est aussi une source inépuisable d'extrapolations.

En conclusion, ou en guise de morale, me référant aux fables, je dirais : ne condamnons pas sur les apparences, ne préférons pas non plus les « beaux » aux « vilains » ; l'araignée n'est pas plus antipathique que la coccinelle... le loup n'est pas plus effrayant que le chien et le crapaud n'est pas plus répugnant que l'oiseau au charmant plumage.

Anniversaire

C'était en janvier, en plein hiver, j'avais six ans ce jour-là. La famille était réunie mais il y avait un absent,

que j'attendais et qui n'arrivait pas. C'était mon grand-père que j'aimais tant et qui me donnait toute l'affection qui me manquait alors. Après une attente qui me paraissait interminable, enfin, dans l'encadrement de la porte, je le vois apparaître. Il me sourit et mon visage tout entier se remplit de soleil. Ce n'est que bien plus tard que j'appris qu'il avait demandé une permission spéciale pour sortir de l'hôpital où il finissait sa vie. Je m'étonnais de sa brève visite et je l'embrassais encore plus fort, comme si je savais que c'était la dernière fois. Effectivement, je ne le revis jamais, il mourut quelques jours plus tard, comme s'il avait attendu mon anniversaire pour s'éteindre.

Depuis, à chaque anniversaire, je ressens sa présence, et moi qui suis grand-mère, je redeviens une petite fille, l'espace d'un instant.

Longtemps dans mon enfance, je l'ai prié de me venir en aide dans mes détresses, comme s'il pouvait m'entendre. Puis peu à peu, je l'ai mis au fond de mon cœur. C'est ainsi, à mes six ans, que je compris, douloureusement hélas, la signification du mot « absence ». Aujourd'hui, j'ai du mal à me rappeler son visage, mais sa présence est toujours à mes côtés. Et si j'ai cessé de l'invoquer, j'espère encore dans mon for intérieur qu'il reçoit mes pensées. Comme je suis convertie à la religion catholique, depuis peu, je me sens apaisée, car je sais que là où il se trouve, près de Dieu, il est heureux (même s'il n'y croyait pas de son vivant).

Anonymat

A l'époque où tous recherchent la célébrité, même sans talent d'aucune sorte, revendiquer l'anonymat n'est pas sans intérêt. Etre une star de rien, pour une reconnaissance de quelque chose qu'on cherche encore... Pénétrons sur le navire des inconnus pour dire je suis un fils d'inconnu, de père inconnu, de grand-père inconnu, d'arrière-grand-père connu, mais dont on ne se souvient plus que de la rue qui porte son nom.

Vivre dans l'anonymat, c'est vivre caché, c'est vivre à l'abri des calomnies, c'est vivre dans l'indifférence universelle, dans le silence du bonheur. Nul besoin de se cacher derrière des lunettes noires et des chapeaux. En un mot, l'anonymat c'est la liberté. Continuant à exercer notre art ou nos loisirs, dans la recherche de la perfection, mais sans le jugement de ceux pour qui « l'art est difficile mais la critique aisée ». Revendiquons l'anonymat pour ceux qui aiment travailler dans la solitude, comme les écrivains, les peintres, les sculpteurs ; les lumières de la gloire ne sont que des leurres, des lucioles éphémères.

En signant nos œuvres d'un pseudonyme, nous pouvons partager notre savoir, mais pas notre apparence physique. Pourquoi d'ailleurs vouloir découvrir la tête d'un écrivain ? Jadis, on ne les connaissait que par leurs écrits et n'est-ce pas ce qui a de l'importance ? Est-ce nécessaire de voir le visage